

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

PRO · CHRISŒ · SVMPŒSISŒIS · SPIRITVALIS · MILITIAE ·

Avril 1874.

No. 7.

BVLLETIN DE



L'VNION - ALLEŒ

GRATVLA MV · IMPENSIVIME · VOBIS · DILECTI · FILII · QUI · POSITO · GLADIO · QVĒ ·

SACRAMENTV · D · E · ARMP · LVICIS · AC · JVSŒ · IŒIA · FORŒIŒ · ER · REŒI · IN · RECORŒ · ENDIŒIS ·

LEŒŒRE · LAŒINE · DE · PICIXA · L'VNION · ALLEŒ · 25 JAN · 1873 ·

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Le " Bulletin " est mensuel.—Le jour de publication est fixé au 25 de chaque mois.
L'abonnement est annuel et strictement payable d'avance :

Pour le Canada.....	\$1.00
Pour les Etats-Unis.....	1.50 (en or)
Pour l'Étranger.....	2.00 (en or)

Prière d'adresser franc de port, tout ce qui regarde l'administration du journal, à Adolphe Ouimet, Editeur-Propriétaire du " Bulletin de l'Union-Allet," Montréal, 22, Rue St. Gabriel.

AVIS AUX ABONNES.

Les personnes qui ont renvoyé le second numéro du " Bulletin " sont priées de vouloir bien nous renvoyer le premier numéro.

Nous avertissons aussi toutes les personnes qui ont reçu le premier et le second numéro, que leur nom étant entré dans nos livres, et qu'un laps de temps de quatre mois s'étant écoulé depuis la publication du premier numéro, nous ne recevrons pas le renvoi du troisième numéro sans en recevoir le montant d'une piastre, prix de l'abonnement d'un an.

Cette condition est de rigueur et aucune exception n'y sera faite.

ANNONCES.

" Le Casino de Montréal. "

Pour compléter l'aménagement de cette institution, les directeurs ont fait construire une annexe à la Salle de Billards, où les amateurs d'escrime, de boxe et de bâton, pourront s'en donner et en recevoir, à cœur joie.

Le maître d'armes donne des leçons tous les Lundis, Mercredis et Jedis de 8 à 11 heures ; Le professeur de boxe, les Mardis, Jedis et Samedis aux mêmes heures.

Il faut être membre du Casino pour s'inscrire comme élève.

Les membres désireux de suivre les cours d'escrime et de boxe, devront s'entendre avec le professeur pour les conditions, qui sont des plus libérales.

ADMISSION AU CASINO—\$1.00 de droit d'entrée. \$1.00 de souscription annuelle—donnant droit de 9 heures A. M., à minuit, à deux salles de billards, à la chambre de nouvelles, aux salons de jeux et de conversation, au Piano et à la salle de tir.

Les Zouaves ne paient pas d'entrée, leur contribution annuelle est de \$2 et ils sont invités à se prévaloir de ces avantages exceptionnels.

Officiers du Casino pour l'année 1874.

MM. ALF. LA ROCQUE, JR., Président.

F. A. QUINN, Vice-Président.

MM. G. A. DROLET. } Administrateur.

MM. NAP. ARCHAMBAULT. }
G. BOVIN, } Membres du Comité.
L. PRÉVOST. }
P. C. DUFRESNE. }

M. MARTIN, Gérant.

ANNONCES.

ST. MICHAEL'S ASSOCIATION
FOR THE RELIEF OF PONTIFICAL
ZOUAVES

PRESENTLY UNDER ARMS IN SPAIN

And Wherever, in the Future, they may be Fighting for the Holy
Father, and for the Liberties of the Church.

EXECUTIVE COMMITTEE IN NEW YORK

JOHN D. KEILEY, JR., *Chairman.*

JOHN McANERNEY, JR., *Recording Secretary.*

HAROLD HENWOOD, *Corresponding Secretary.*

PATRICK FARRELLY, *Treasurer.*

The object of this Association is to afford aid to the wounded, or otherwise suffering, Pontifical Zouaves, and other Crusaders, who now are, or may hereafter be, in arms, under lawful authority, fighting for the liberties of the Pope, and of the Catholic Church.

Contributions, large or small, given as marks of sympathy for these armed Champions of Religion, will be gratefully received, and acknowledged, publicly or privately, according to request. They may be addressed to any of the Members of the Committee at

LOCK BOX 457, NEW-YORK CITY.

B. WOLFF

FABRICANT DE CHAINES D'OR

SPECIALITES

CHAINES DE ST. PIERRE

En or de \$20 ; En argent de \$5.00 et au-dessus

EPINGLE POUR CRAVATE

DITE DE ST. PIERRE

En or de \$2.50 ; En argent de \$1.00 et au-dessus

68 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

Conditions faciles pour le Commerce.

“Aime Dieu et va ton chemin”



Bulletin de l'Union-Allet

VOL I.

MONTREAL—25 AVRIL, 1874.

No. 7

SOMMAIRE.

1. DIEX LE VOLT.
2. NOUVELLES DE ROME.
3. DEUX ELÈVES DES ECOLES CHRETIENNES.
4. LAMORICIERE.—[Souvenir du mois]

5. ACTES OFFICIELS.
6. NAISSANCE—MARIAGE.
7. ANNONCES.

DIEX LE VOLT!

NOUS donnons la place d'honneur editoriale à l'article suivant que nous avons traduit pour nos lecteurs, du « *Crusader*, » organe de la Ligue St. Sébastien de Londres.

Cet article mérite d'être lu et relu ; nous ne ferons aucun commentaire, seulement nous dirons à ceux de nos lecteurs, qui, en le lisant, sentiront leur cœur battre plus vite, leur poitrine se soulever, leur main pour ainsi dire, chercher une épée, nous dirons à ceux là : tenez-vous prêts ! tenez-vous prêts, jeunes gens, préparez vous ! Rendez-vous dignes d'être choisis pour combattre quand l'heure aura sonnée !

DIEU LE VEUT !

Au fur et à mesure que les événements se déroulent et marchent avec une effrayante rapidité, nous ne pouvons pas nous dissimuler que l'Europe se partage, de plus en plus, en deux camps bien distincts, l'un, armé contre la liberté de l'Eglise, l'autre pour sa défense et cela non pas seulement avec des armes morales, administratives ou intellectuelles, mais avec des armes matérielles. L'heure approche, où la force brutale et la tyrannie Césarienne auront atteint leur comble, où l'âme immortelle et libre de l'homme devra s'insurger contre des lois qui s'interposent entre lui, son foyer, ses enfants et la lumière et les lois de l'Eglise de Dieu. Que ne peut endurer un homme quand il ne s'agit que de lui-même et de sa personne ? Beaucoup, tout, pour dire vrai ! La couronne du martyr l'attend ; le cachot, l'échafaud, il peut les endurer gaiement et sans crainte, quand il ne laisse après lui, personne à qui il a enseigné l'erreur ou qu'il a détourné du bon sentier. Mais il advient un temps sérieux et ce temps là est arrivé, ce ne sont pas des simples individualités et des frivolités mondaines qui sont en jeu.

La levée de bouclier des populations catholiques contre des lois qui leur raviraient la liberté de leurs autels, l'autorité de leurs pasteurs, l'éducation religieuse et morale de leurs enfants, cette levée n'est qu'une simple question de temps. Peu à peu, le

soldat chrétien aura appris qu'il n'est pas une simple machine, mais un homme, à qui sa responsabilité morale et religieuse défend d'aider à l'exécution brutale d'ordres contraires aux lois de Dieu, à qui il est défendu de participer à des guerres qui n'ont pour but que d'étouffer et d'écraser par la force armée l'esprit chrétien et catholique dans le cœur de l'Europe. Le jour approche où il se souviendra de St. Maurice et de la Légion Thébaine, il refusera alors au César Moderne d'être le bourreau de ses frères et camarades chrétiens parce qu'ils auront confessé Jésus-Christ ; le jour vient quand la jeunesse des contrées, que la Révolution opprime dira avec les Machabées « mieux vaut pour nous mourir les armes à la main que de voir la désolation dans nos sanctuaires » ; cette jeunesse mettra alors de côté toute considération humaine ; dans chaque pays, se lèvera alors un bataillon d'hommes libres—vraiment libres—d'hommes prêts à mourir en défendant les libertés que leur a rachetées la Croix, d'hommes prêts à s'unir sous ce signe vainquer avec leurs frères de toute race et de toute nationalité.

Jusqu'à présent nous avons été trop exclusifs dans la définition du mot Croisade. Ce mot qui nous rappelle le recouvrement du St. Sépulchre dans le temps passé, et la rescousse de Rome au temps présent, nous fait oublier que sa signification réelle est, la défense armée de la Croix, toujours et partout où ses intérêts sont en péril. Nous avons la preuve, que même au moyen âge, c'était ainsi compris. Qui n'a lu que le vaillant Douglas s'était mis en route vers la Palestine, pour accomplir le vœu du roi Bruce et porter le cœur de ce grand guerrier au St. Sépulchre. Il avait fait vœu de ne briser aucune lance que sa mission ne fût remplie ; cependant il arrive en Espagne ; la Croix protectrice et le Croissant envahisseur étaient rangés en bataille prêts pour la mêlée. Le cœur de Douglas s'émouit, son vœu l'inquiète, mais à la vue des escadrons croisés, la lance en arrêt ; aux cris de « *Santiago y cierra España*, » qui retentissent dans les gorges des montagnes, il reconnaît la guerre de la Croix, la Croisade, il n'hésite plus, il s'écrie : « honi soit le chevalier chrétien qui recule de la mêlée quand la Croix est à l'avant-garde, que ce soit sur les bords de l'Ebre, ou dans les plaines de Damas ! Félon et mécréant celui qui craint la mêlée ! » il se précipite la lance en arrêt,

et presse de ses éperons son cheval de bataille, suivi de ses braves Écossais qui avaient fait le même vœu. Le mêlée fut longue et meurtrière, l'ennemi était nombreux; ce fut alors que Douglas prit sur sa poitrine, la cassette contenant le cœur du bon et brave Bruce, qui avait tant fait pour l'Écosse, et qui ne devait se reposer que dans la tombe du Sauveur. La jetant au plus loin qu'il pût, et au plus fort de la mêlée, il s'écrie: en avant, noble cœur, au plus fort de la mêlée, comme tu en avais la coutume, Douglas te suivra ou périra!

Nous savons ce qui arriva. La bravoure farouche et intrépide des Écossais, changea un moment de péril en une glorieuse victoire! Douglas tint parole à sa double promesse, suivit le cœur de son Roi et mourut à l'avant-garde; il reconnaissait dans tous les ennemis de la Croix, ceux que sa lance de Croisé avait fait vœu de combattre.

Et maintenant, en ce moment présent, qui peut dire comment et d'où viendra cet appel aux armes, pour la défense de la Croix et de ses intérêts? Au moment où nous écrivons, les empereurs et les hommes d'état, siègent en conseil et demandent à grands cris, la paix! la paix! là, où il n'y a ni paix, ni possible, ni future! Ils ont laissé opprimer Celui qui seul, eût pu l'imposer, ils ont étouffé la Voix qui seule eût pu la proclamer; leurs cris nous arrivent, vides de sens et de signification réelle. Quand avons-nous vu en Europe, une réunion des arbitres de ses destinées, dont le but avoué était le maintien de la paix, et qui ne fût suivi, comme l'éclair du tonnerre, par une explosion de douloureux et sauglants désastres?

Quand les Rois et les Empereurs refusent la paix à l'Église de Dieu et aux peuples chrétiens, comment peuvent-ils oser la promettre à leurs sujets? Comment enchaîneront-ils le mal qui se promène effrontément, quand ils ignorent la Force qui retient encore l'anarchie de se ruer sur eux. Mettons-nous bien cette idée dans la tête, c'est que, seul, le Saint-Siège, peut justement, équitablement et au profit de tous, juger et définir ces questions si controversées de droit, de justice internationale; sans lui et son jugement final, il ne peut y avoir ni tranquillité, ni paix; ces codes faux, ces phrases modernes pleines de déguisements de vérités éternelles et de tromperies officielles, ne peuvent avoir de terme que dans un renouvellement incessant de luttes, de guerres et de sanglantes représailles, et cela en Alsace et en Pologne, en Italie et en Suisse! L'homme n'a aucun respect ni crainte de la Trêve de Dieu, il voudrait imposer la sienne aux nations!

Ainsi donc, plus de doute, en dépit de phrases mielleuses et de menaces mutuelles de gigantesques armements, l'heure, avant peu, va sonner; des intérêts incompatibles vont s'affirmer, et une prospérité mensongère et factice ne retiendra bientôt plus les hommes dans un honteux esclavage. Les rois vont moissonner ce qu'ils ont semé; la révolution officielle retentira sur leurs trônes pleins d'épines, et ses théories hypocrites seront balayées devant le souffle de la démogogie anarchique, les peuples apprendront que la liberté n'est pas possible avec l'impunité bureaucratique et officielle; des guerres injustes dans leur origine exterminatrices dans leur exécution, apprendront aux hommes qu'il leur faut un arbitre, et une raison plus élevée et plus acceptable que celle de l'expédient du moment. Alors, quand le pis sera venu, que la conscription, la persécution religieuse, l'instruction obligatoire auront arraché à l'homme la dernière de ses plus chères franchises, alors, s'élèvera la réaction inévitable, la révolte contre une tyrannie maudite. C'est alors que les femmes enverront leurs

filles et leurs époux au combat; les pères ceindront leur épée de bataille, pour défendre la foi de leurs enfants, la liberté de leurs autels; la jeunesse se vouera par vœu, à la rescousse de leurs pasteurs du donjon et de l'exil.

Alors, quand ces cœurs battraient et que ces pouls retentiraient fortement, quand cent générations de sang chrétien réveilleraient à la vie et à la conscience de soi-même, ceux qui auront été endormis ou engourdis, quand la limite de l'endurance passive aura été dépassée, alors le *Dieu le Veut!* le *Deus il Vult!* de la nouvelle Croisade retentira à travers les nations; ce cri de guerre, par son souffle puissant, groupera les forces dispersées, réunira ces hommes sans drapeau à l'ombre du Labarum; la chrétienté sera de nouveau sous les armes dans une plus vaste arène que de Bouillon ou Tancred, n'ont jamais rêvé et contre des ennemis plus féroces que les Sclaves et les Saladins des temps passés.

Nous ne connaissons pas la voix qui jettera le cri d'alarme. Nous ne savons pas, mais nous pouvons prévoir, autour de quel étendard nous nous rallierons; quant à croire que le jour du combat n'est pas loin, nous en avons des signes évidents. L'heure va sonner quand la Croix flottera audessus d'un camp et la bannière de l'infidélité sur un autre, les intérêts de Dieu sur la terre seront l'enjeu d'un jour de bataille ici-bas. Le combat aura peut-être pour théâtre les bords du Tibre ou les murs de Rome ou bien les rives de la Loire; le clairon de bataille sonnera peut-être dans les gorges des montagnes de la Savoie; dans les forêts ou les vallées des Vosges et de l'Alsace, ou sur les barricades de quelque grande ville de la France? Peu importe! la place des chrétiens sera dans le camp chrétien, avec leurs frères de tous lieux et de toute nationalité contre leurs oppresseurs. Des cœurs sans âme et des cervelles sans cerveau, plaideront en faveur de la neutralité; l'égoïsme insulaire, l'amour de ses aises et des plaisirs feront des efforts pour endiguer cette haute marée de dévouement, et empêcher les hommes de rencontrer à moitié chemin et de repousser ces attaques, qui menacent leur patrie et leurs foyers, mais tout cela n'aboutira à rien, car l'Appel sera fait au nom de Dieu.

Un souffle s'est répandu travaillant et échauffant tous les centres chrétiens; seule, l'occasion, seul, un point de ralliement leur manque pour les unir et centraliser leur action. C'est alors que de nobles cœurs parmi nous, en regardant au lointain et voyant le péril commun, mettront de côté et rejetteront loin d'eux leurs soucis égoïstes et l'amour de la vie, inspirés par le souvenir d'une des plus pures et des plus grandes gloires anglaises,—Sir Beville Granville, qui, dissuadé par des amis timides de soulever les Cornouailles en faveur du roi Charles, leur répondit: « à Dieu ne plaise que je n'adhère pas à une cause qui fait de ceux qui meurent pour elle presque des martyrs! »

Mais pourquoi dire que le jour viendra, pourquoi en parler comme d'un événement futur! L'aurore en est déjà levée, le combat a commencé pendant que nous écrivions ces lignes! Nos camarades n'ont ils pas déjà semé leurs ossements dans toute l'Europe? Castelfidardo, Nerola, Monte Libretti, Mentana, les murs de Rome témoignent des faits et gestes de nos premiers Croisés! Les Abruzzes et les Montagnes Basques ont vu des paysans-soldats se battre noblement pour la Croix; une noble armée de guerriers combattant sous Son égide tient tête à cette heure, dans l'antique royaume de Pélagie, à de pires infidèles que les Maures. Là, sous les murs de Marèse, doublement consacrée par la sainteté et la chevalerie, un soldat que nous aimions—

le brave Murray, vient de répandre son sang généreux pour la Foi et pour le Droit ; allons-nous croire que son sang comme celui de tant d'autres soldats martyrs a été versé en vain ! Seras-ce pour rien que l'on aura prié dans tous les cloîtres et dans tous les sanctuaires de la France et de la Flandre ? et ces pèlerinages encombrés de pèlerins ? ces boiteux guéris, ces aveugles rendus à la lumière ? enfin cette vic surprenante et surnaturelle qui envahit l'Eglise et que Dieu a favorisé de tant et de si miraculeux prodiges ?

Nous vivons dans un temps extraordinaire. Les événements rapides et gigantesques se succèdent avec une célérité étonnante, l'heure ne peut tarder à sonner, même humainement parlant, quand l'Europe catholique, l'Europe chrétienne devra se lever pour défendre ses libertés. Alors, soit pour repousser l'attaque ou marcher à la rescousse, avec la croix pour étendard, et « Dieu le veut » pour cri de guerre, alors, seront livrées les dernières batailles de la Croisade, et les chrétiens de toute race, de toute contrée, reconnaîtront leur cause commune, et marcheront en avant, comme leurs pères, au nom de Jésus-Christ, et pour les intérêts de sa Cause.

X. Y. Z.

Nouvelles de Rome.

Rome 22 Février,

FETE DE LA CHAIRE DE ST. PIERRE A ANTIOCHE, 1874.

A MM. les Membres de }
l'Union-Allet. }

Messieurs et chers amis.

APRÈS une séparation de six mois j'avais besoin de vous écrire, de converser un instant avec vous.

Il y a déjà six ans, qu'en nous préparant en Février 1868 pour venir à Rome, nous avons jeté les bases d'une amitié solide, qui par nos rapports fréquents et continuels, a toujours été depuis en se fortifiant.

D'aussi vieilles et si solides chaînes ne sont pas faciles à briser, peuvent-elles même jamais se rompre ?

C'est donc avec tout le charme qu'on trouve dans la satisfaction d'un pressant besoin du cœur, que je trace ces lignes par lesquelles je vais me transporter au milieu de vous et me trouver encore en votre compagnie.

J'aurais aimé à vous entretenir de nos vieilles connaissances communes que j'ai rencontrées avant d'arriver ici, en Angleterre, en Belgique et en France ; peut-être aussi, aurais-je réussi à vous intéresser un peu en m'arrêtant avec vous devant ces nombreux monuments historiques qui sont comme le grand livre ouvert à tous de l'histoire des peuples et de leurs grands hommes, en parcourant en votre compagnie les galeries si belles et si précieuses des anciens Pays-bas qui renferment tant de chefs-d'œuvre en statuaire et surtout en peinture ; car votre séjour en Italie vous a appris à étudier l'histoire sur les blocs de marbre et de granit, et vous a initiés à l'étude et à la connaissance des beaux arts.

Mais ce que vous désirez de moi, en ce moment, c'est, j'en suis certain, que je vous parle de votre vieille Rome, de votre Rome bien-aimée où vous avez laissé une partie de vous-même.

Je jette donc de côté toutes mes notes de voyage pour arriver de suite, à ce point de mes courses qui vous intéresse pardessus tous les autres, à Rome.

Je vous demande pardon de la teinte de mélancolie qui colo-

ra probablement ces lignes : que voulez-vous ? depuis que je suis entré dans la vieille Capitale du monde catholique, je n'ai pu me débarrasser du poignant serrement de cœur qui m'a saisi en y entrant.

Hélas, quel changement ! quel ordre de choses différent de celui sous lequel nous vivions si heureusement et si joyeusement il n'y a que quelques années !!

A chaque pas, se rencontre un sujet de réflexions tristes, de larmes amères.

Ce Souverain, le grand, l'immortel Pie IX, que nous servions ici avec tant d'amour, n'est plus souverain ; Ses écussons ont été arrachés et renversés, puis remplacés par ceux d'un ennemi brutal et inique.

Mais surtout pour moi personnellement, Rome m'apparaît comme un désert, tant est grand le vide que je rencontre ; on ne voit plus de Zouaves.

Non, plus un seul de ces vaillants jeunes gens, plus un seul de mes chers compatriotes, portant fièrement, comme jadis, par les rues, par les places, dans les Eglises, l'uniforme du Croisé du XIX^{me} siècle.

Notre maison de l'*arco della ciambella*, qui fut la première que je voulus voir en arrivant à Rome, est aujourd'hui employée pour une banque ; je n'ai pu passer devant ce palais si plein de souvenirs pour nous sans verser une larme ; ses portes m'apparaissent avoir été fermées par la mort ; plus rien de ce bruit joyeux qui sortait par les dix fenêtres de notre cercle et qui disait aux passants que là était une réunion d'amis canadiens.

En passant devant le Couvent de la Minerve, devant Ste. Marthe, Sora, St. François à Ripa, au Fort St. Ange, c'est la botte de plumes du sombre Bersagliere qui m'apparaît au lieu du képi de l'alerte et intrépide zouave pontifical.

Si je rentre dans St. Pierre, dans St. Jean, au Gesù, à St. Augustin, je n'y vois plus, comme par le passé, aucun de vous agenouillé devant un autel ou une madone ; mais dans ces lieux sacrés, vous n'êtes pas remplacés par le soldat italien à qui l'entrée des églises semble interdite.

Notre petit sanctuaire de Ste Brigitte, où je dis la messe depuis deux mois, n'est plus pour moi le même temple. Il a perdu son plus bel ornement, votre assistance aux fonctions sacrées. Vous n'y êtes plus pour servir à l'autel, vous n'y êtes plus pour chanter vos cantiques à la Vierge, vous n'êtes plus là autour du confessionnal.....

C'est ainsi, bien chers amis, qu'en tous les lieux, tous les endroits de Rome, votre souvenir m'est rappelé pour laisser en mon âme le sentiment de l'ennui et du regret.

Mais n'allez pas croire que Rome n'a ainsi changé de physionomie qu'aux yeux de quelques uns et que les impressions que je viens de vous communiquer me sont exclusivement personnelles. La Ville Éternelle en changeant de maître a cessé d'être ce qu'elle était ; aucun catholique ne peut aujourd'hui entrer dans l'enceinte de cette ville, qui s'appelait jadis la *ville sainte*, sans gémir et pleurer.

Rome, je veux dire la Rome Catholique, la Rome appartenant à son Souverain légitime et naturel, le Pape, était la patrie de tous les enfants de l'Eglise ; Rome était le foyer domestique de la grande famille Catholique.

Depuis des siècles, Rome était l'asile béni, où les générations chrétiennes recevaient tour à tour, de leur mère, l'Eglise, le lait de la doctrine, la vie de l'âme, la vie de l'éternité. Aussi pour le chrétien, aller à Rome, c'était aller chez son père, chez sa mère, c'était aller chez soi.

Rome faisait respirer à l'âme chrétienne quelque chose de ces douceurs que procure la vue du toit qui nous a vus naître, qui a été témoin de nos premiers jeux, de nos premières affections.

Vous vous en rappelez, Zouaves Pontificaux, de ces douces et fortes émotions qui inondèrent vos âmes, lorsque vous mîtes le pied, pour la première fois, sur le territoire Pontifical et surtout dans l'enceinte de la ville Sainte ; vous vous en rappelez de cette joie si douce que vous goûtiez, lorsque revenant d'une garnison qui vous avait retenus pendant quelques mois dans une ville de Province, vous revoyiez votre *vieille Rome*. La Coupole de St. Pierre avait pour vous le charme du clocher de l'église où vous avez été baptisés, les palais de la ville éternelle vous souriaient comme les maisonnettes de votre village natal, les voies et les rues vous disaient au cœur les mêmes choses que la route et les sentiers que vous parcouriez dans les années de votre enfance.

Ah ! vous l'aimez et vous l'aimez encore cette Rome avec tout autant d'ardeur et de force que votre sol natal !

Peut-il en être autrement ?

Aux premières lueurs qui vinrent illuminer notre intelligence, notre mère ne nous avait-elle pas dit, en nous berçant sur ses genoux ? « Tu es l'enfant de mes entrailles, tu es aussi l'enfant de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine. » Une des premières phrases que le Pasteur de notre Paroisse a mis sur nos lèvres n'est-elle pas celle-ci ! « Je suis Catholique Romain. »

Tout Catholique, qu'il soit Anglais, ou Russe, Italien ou Allemand, Canadien ou Turc, de l'Asie ou de l'Amérique, de l'Europe ou de l'Afrique, de n'importe quelle nation, de n'importe quel climat, le Catholique de partout est Romain.

En rentrant dans sa ville, le Catholique Romain est aujourd'hui blessé dans ce qu'il a de plus sensible au cœur et dans l'âme.

Supposez un fils de famille qui après une absence prolongée du château de ses pères veut revoir l'auteur de ses jours et les lieux qui l'ont vu naître ; après un long voyage il arrive à ces lieux qui lui sont si chers, dont si souvent le souvenir est venu embellir ses songes. Quelle n'est pas l'amertume de sa douleur en s'apercevant que la propriété paternelle a changé de maîtres, que de brigands descendus des montagnes voisines ont fait prisonnier son père dans son propre château et en trouvant entourés de hauts murs fortifiés les parcs et les bois embellis par la main de ses aïeux. Admis comme étranger au dedans des murailles qui assurent la paisible jouissance de ces domaines à ceux qui les ont ravis, il parcourt, l'âme agitée, toutes ces allées, toutes ces avenues dont chaque pierre, chaque arbrisseau, reveille un souvenir ; partout, il trouve un sujet de profonds soupirs, à chaque pas, un souvenir qui comme un glaive lui perce le cœur ; ce terre lui rappelle ses jeux enfantins avec les camarades de son âge ; au pied de cet arbre il croit encore voir sa mère le caressant, lui enseignant à balbutier, à connaître Dieu, à devenir homme.

Des ruines, des décombres, la désolation passée par ces lieux le feraient moins souffrir, lui déchireraient l'âme moins cruellement.

Telles sont les impressions tristes et pénibles dont est saisi le catholique, en entrant dans Rome, devenue la capitale d'un gouvernement voleur et sacrilège.

Le Quirinal, ce palais cent fois vénérable, où si souvent se sont réunis les princes de l'Église, comme les Apôtres dans un cénacle, pour élire celui qui devait tenir sur la terre la place de Dieu et gouverner le monde en son nom, est entouré de soldats au casque ombragé du plumet de brigand et est devenu le lieu des fêtes et des saturnales d'un débauché couronné.

La Sapience, le Collège Romain, le Séminaire Pie etc, etc, ces

illustres Universités, toutes ces autres célèbres Institutions, foyers de la vraie lumière, sanctuaires de la science sacrée, de la haute philosophie chrétienne, où venaient s'inspirer, s'instruire, s'illuminer les intelligences d'élites des différentes parties du monde pour aller ensuite éclairer les peuples et leur enseigner la science telle que Dieu l'entend, telle que Jésus-Christ l'a prêchée, ces chaires de la vérité sont changées en chaires de pestilence, la semence de la mort est jetée où l'était celle de la vie, la doctrine de l'enfer est prêchée où l'était celle du ciel, des professeurs parlant au nom de Satan ont remplacé ceux qui parlaient au nom du Christ.

Tous ces couvents et tous ces monastères, les plus vastes et les plus vénérables du monde, à l'ombre desquels des milliers d'âmes engagées au service de Dieu par un triple vœu pratiquaient les conseils de la perfection évangélique, sont devenus, les uns les officines du gouvernement mazzinien, les autres les palais des sectaires éhontés d'un chef sans pudeur et sans loi.

La prostituée a chassé la vierge du cloître.

Les disciples de Machiavel et de Cavour se sont installés dans la cellule des enfants de St. Benoit, de St. Bernard, de St. Ignace, de St. Dominique, de St. François, de St. Romuald, de St. Augustin, de St. Jean de Matha, de St. Philippe de Néri, etc.

Au lieu de ces pieux cortèges, des grandes processions religieuses d'autrefois, du Dieu de l'Eucharistie porté en triomphe, se promènent par les places et les rues de la ville sainte les images de Saturne, de Bacchus, de Cérès ; les impures divinités du vieux paganisme romain, qu'on croyait être expirées dans la fange de la corruption universelle qu'elles avaient produite, renaissent, et semblent vouloir revendiquer ces lieux d'où les avait chassé Jésus-Christ, le fils du vrai Dieu.

Le Colysée, cette arène empourprée du sang de cent mille martyrs, et honorée du respect et de la vénération de la chrétienté, est devenu un lieu profane, est changé en hippodrome ; le signe de la rédemption des hommes a été enlevé du milieu de ce champ sacré, et le chrétien qui veut s'agenouiller est traqué et menacé de l'exil comme un criminel.

Les voutes des grandes basiliques sont muettes ; plus rien de ces imposantes et grandioses cérémonies religieuses qui donnaient un avant-goût des joies et des fêtes de la Jérusalem céleste. C'est comme en tremblant qu'on s'approche aujourd'hui des autels, c'est en silence et retiré dans un angle du temple qu'on prie, comme on le faisait dans les Catacombes.

Et, Oh comble d'outrages !! à toutes ces ignominies, l'enfer veut encore ajouter l'ironie, et l'ironie la plus sanglante et la plus inique qui ait jamais pu être conçue par l'esprit de mensonge et de ténèbres. Le brigand couronné dont Satan, de nos jours, se sert pour persécuter le catholicisme dans Rome, porte sur son drapeau le signe de la Croix ; oui, les armes du spoliateur de l'Église, du persécuteur du divin crucifié, sont une croix. C'est en appasant cette croix, sur le frontispice des palais apostoliques, sur la porte des cloîtres et des monastères, voire même sur le portique des églises qu'il s'en assure la possession, et qu'il consacre ses vols sacrilèges. Ce n'est pas tout ; non satisfait de mettre l'étendard de Jésus-Christ entre les mains de son vicaire couronné, Satan a aussi voulu qu'il eut pour nom, celui par lequel les prophètes avaient désigné d'avance le Sauveur des hommes, *Emmanuel, Dieu avec nous !!*

Jamais Satan a-t-il osé singer Dieu, et persiffler Jésus-Christ comme il le fait ici ?

Votre Aumônier
EDM. MOREAU D. T.
Chanoine de Montréal,

A MM. les membres de }
l'Union-Allet, }

Messieurs et chers amis.

Le 27 du mois dernier eurent lieu, dans la chapelle de la Propagande, les funérailles d'un des membres les plus distingués, d'un des défenseurs les plus dévoués de l'Eglise, du Cardinal Alexandre Barnabo, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande ; c'était trois jours auparavant, que cet illustre ouvrier de la vigne du Seigneur avait terminé sa longue et laborieuse carrière.

Il n'en est pas un parmi les Zouaves Canadiens qui ne se rappelle les preuves d'intérêt et les marques d'amitié que nous donna Son Eminence, lors de notre séjour à Rome, personne n'a oublié que surtout à deux reprises, elle daigna venir dans la petite église Ste. Brigitte vous dire la messe, vous donner la Ste. Communion et vous prêcher à l'occasion de la clôture de retraites pascales.

Il me semble donc qu'il est plus que convenable que l'Union-Allet paye un tribut d'hommage à la mémoire de l'illustre défunt en insérant dans les colonnes de son Bulletin une note biographique qui puisse contribuer à faire connaître la vie de cet homme qui nous a aimés et qui a tant fait pour notre pays.

Ah ! C'est à Nos Seigneurs les Evêques qu'il faudrait demander tout ce que l'Eglise du Canada doit au Cardinal Barnabo, eux seuls pourraient dire combien il a travaillé pour nous.

Ce n'est donc pas seulement comme Zouaves Pontificaux ; mais encore comme enfants de l'Eglise Canadienne que nous avons contracté, envers ce grand Cardinal, une dette de reconnaissance.

Alexandre Barnabo naquit à Foligno, patrie de Ste Angèle, le 2 mars 1801. Ses parents, qui vivaient à la noblesse de leur sang, une foi vive et une piété sincère lui inspirèrent de bonne heure l'amour et la crainte de Dieu.

Dans sa première jeunesse, le futur Cardinal partit pour l'école militaire de La Flèche, où Napoléon 1^{er}. envoyait les jeunes-gens nobles des pays conquis ; il y eut pour camarades et amis des jeunes hommes qui comme lui portèrent plus tard la pourpre, le Cardinal Patrizzi et le Cardinal Régnier.

Pendant trois ans, il étudia à l'école de La Flèche, et de retour en Italie, abandonna bientôt la carrière des armes pour entrer dans les rangs de la milice sacrée.

Très-souvent, dans ses conversations, il rappelait son séjour en France.

A presque toutes les fois que j'eus l'honneur d'une audience de lui, pendant que j'étais votre aumônier à Rome, il me disait : « j'ai été soldat, aussi moi, et je le suis bien encore un peu » On remarquait en effet chez lui une grande énergie de caractère, de la franchise, et du courage de militaire.

Ordonné prêtre en 1827, il se distingua par son zèle pour le salut des âmes, se livra avec ardeur à la prédication et à la direction spirituelle dans diverses communautés religieuses.

Dès le début de sa carrière sacerdotale, le jeune lévite fit espérer de grandes choses, et l'œil exercé de Grégoire XVI découvrit de suite dans le jeune Barnabo un de ces instruments précieux dont ont besoin les Papes dans leur grande administration, la plus importante du monde.

En 1831, il fut nommé consultant de la S. Congr. de la Propagande, et dès lors, il se dévoua tout entier au bien des missions auxquelles il devait consacrer 43 années de travaux assidus.

Bientôt après, il fut nommé chanoine de la basilique de St.

Pierre, Juge des causes civiles au tribunal du Vicariat, puis Garde des Sceaux du Tribunal de la Pénitencerie.

L'épiscopat lui fut offert, mais son humilité et son attachement à la Propagande, à laquelle il ne cessait de travailler comme consultant, le lui firent refuser.

Le 2 Juillet 1847, Pie IX le nomma secrétaire général de la Propagande ; c'était peu de temps après la création de plusieurs Vicariats dans les Indes et dans l'extrême Orient ; les missions prenaient un développement considérable et avaient besoin d'une direction sûre et active ; le jeune chanoine de St. Pierre était l'homme choisi par la Providence pour occuper ce poste difficile.

Pendant 9 ans il se livra sans relâche, comme secrétaire, à l'expédition des affaires de toutes les missions du globe. Toujours prompt au travail et patient jusqu'à l'héroïsme, il étudiait, écoutait, pesait et jugeait toute chose avec une sûreté de vue extraordinaire ; sa mémoire prodigieuse lui facilitait beaucoup l'étude complexe de tant d'affaires.

En 1866 mourut le Cardinal Franzoni, Préfet de la Propagande ; personne ne douta que son successeur serait l'actif et intelligent secrétaire ; lui seul ignorait son propre mérite ; aussi Pie IX dut-il le contraindre à accepter la pourpre ; Il le manda au Vatican et fit mettre dans sa voiture un paquet qui renfermait divers insignes du Cardinalat, avec ordre d'accepter le mystérieux cadeau, et de n'ouvrir le paquet que de retour au Palais de la Propagande. Le bon secrétaire tomba ingénument dans le piège, mais dès qu'il s'en aperçut, il se hâta d'aller se jeter aux pieds du St. Père et le conjura avec larmes de ne point changer sa condition ; mais démarches inutiles, Sa Sainteté, inébranlable dans sa décision, proclamait quelques jours après, dans le consistoire qui eut lieu le 16 Juin 1866, le secrétaire, Cardinal et Préfet de la Propagande.

Son zèle pour les missions ne fit qu'augmenter avec les honneurs.

De cette époque date un développement très-marqué des missions d'Orient, pour lesquelles il est impossible, me disait un missionnaire de Syrie, de calculer tout ce qui fit le Card. Barnabo.

Son assiduité au travail était extraordinaire ; tous les matins pendant plus de vingt ans, il descendait un des premiers dans les bureaux de Sa Congrégation pour expédier plus rapidement les affaires.

Chaque jour arrivait de tous les points du globe des causes à décider, des problèmes à résoudre ; et ce qui rendait cette tâche difficile c'était nonseulement la distance des lieux, mais la diversité des conditions, des mœurs, des institutions, etc, etc, mais grâce à sa vaste erudition et surtout à sa connaissance des hommes, le Préfet réglait toutes choses avec promptitude et sûreté ; saisissant l'ensemble des faits, dans une affaire, comme si tout s'était passé sous ses yeux, il prononçait un jugement en peu de mots.

Parfois on trouvait sa parole un peu vive et franche ; mais n'était-ce pas plutôt une qualité qu'un défaut, à une époque où la parole ne sert si souvent qu'à dénigrer la pensée.

Les emblèmes de la Propagande, la colombe et le serpent, e-a-d, la simplicité et la prudence étaient sa principale règle de conduite.

Sa charité pour les pauvres était très-grande, mais aussi ingénieuse pour se cacher, et jamais il n'était plus généreux que lorsqu'il était certain qu'on ne pourrait découvrir le bienfaiteur.

J'ai dit un mot plus haut de son courage tout militaire, voici un trait qui en fera juger : En 1855, n'étant encore que secré-

taire, il fut arrêté près de l'église de St. Martin des Monts, par deux voleurs qui lui demandèrent la bourse ; sans hésiter, l'intrépide Monsignor saisit vigoureusement les deux assaillants, et les conduisit jusqu'à un endroit plus habité où il demanda du secours ; on accourut pour le dégager, mais il voulut livrer lui-même les voleurs entre les mains de l'autorité.

Quelques mois avant sa mort, un missionnaire chinois lui annonçait la mort de deux de ces collègues, massacrés en Chine, pour la foi ; « Qu'ils sont heureux ! s'écria le pieux Cardinal, que ne puis-je avoir leur sort ! »

J'ai dit quelle était son assiduité au travail ; il ne prenait jamais de vacances ; pendant les vacances de la Propagande il travaillait comme de coutume, se faisait copiste au besoin, et quand on lui disait qu'il n'était pas nécessaire d'écrire de sa propre main, de très-longues pièces, il répondait spirituellement : « elles seront plus catholiques. »

Déjà au commencement de 1871, sa vue était grandement affaiblie, et le 19 mars de cette même année il eut un premier accès de goutte ; Pie IX voulut profiter de cette occasion pour l'engager à un repos qu'il avait si bien mérité, et il le nomma Préfet de la Daterie, dignité plus élevée qui exigeait moins de labeurs ; mais l'infatigable Cardinal supplia le St. Père de ne pas l'arracher à ses occupations et ajouta qu'il « préférerait quitter la pourpre, plutôt que d'abandonner la Propagande, sans pouvoir mourir sur la brèche. »

C'était bien toujours l'ancien soldat de La Flèche.

Sa dernière maladie ne dura que huit jours, il succomba à un accès de goutte, conserva jusqu'au dernier moment la plénitude de ses facultés, et s'éteignit doucement le 24 Février vers 4 heures et demie du soir, en faisant à Dieu, pour le salut de l'Église, une prière qui s'est achevée dans le ciel.

Son service fut chanté par Monseigneur Gould, Evêque de Melbourne en Australie ; c'était, comme plusieurs l'ont remarqué, une heureuse coïncidence de voir les obsèques du Préfet de la Propagande présidées par le Pasteur de la ville la plus éloignée de Rome. Parmi les assistants, on remarquait des Patriarches, des Archevêques, des Evêques, des généraux d'ordres religieux, des missionnaires de l'Orient et de l'Occident ; toutes les parties du monde y étaient représentées, surtout par les élèves du Séminaire de la Propagande ; un petit africain, noir comme l'ébène, des jeunes lévites aux cheveux crépus et au teint basané descendants de Sem et de Cham, et d'autres plus nombreux enfants de Japhet rendaient hommage, par leur présence, à la mémoire de celui qui avait tant travaillé pour l'extension du royaume de Dieu jusqu'aux extrémités du monde.

Le Canada y avait sept représentants ; MM. Désautels, Plinquet, Caisse, Laruc, Harel, Docteur Robitaille de Québec et votre serviteur.

Les dépouilles mortelles du regretté Cardinal ont été provisoirement déposées dans un caveau du cimetière de St. Lauren hors les murs, en attendant qu'elles soient transportées à Foligno pour être renfermées dans un tombeau de famille.

Rome 15 Mars 1874.

EDM. MOREAU D. T.

Chad. de Montréal.

Aumônier de l'U.-A.

DEUX ELEVES DES ECOLES CHRETIENNES.

HOMMAGE AU TRÈS HONORÉ FRÈRE PHILIPPE.

Nous avons promis à nos lecteurs quelques lignes au sujet de ce grand homme selon la foi et les œuvres. Quoique l'Institut qu'il dirigeait, n'ait pas eu, à proprement dire, de relations avec le Régiment, soit dans les ambulances ou sur le champ de bataille, nous ne pouvons pas oublier que beaucoup d'entre nous doivent leur éducation à cette noble école. Plusieurs de leur élèves zouaves, ici en Canada, reconnaîtront à jamais les soins qu'il en ont reçus, et se joindront à nous pour remercier leur digne Chef à qui presque tous les établissements du Canada doivent leur création.

Nous transportant à Rome, nous n'oublierons jamais le tableau émouvant dont un jeune Frère fut le sujet. Un jour, au dépôt de St. Callixte, au Transtevere, nous arrivons un détachement de recrues de France. Parmi elles se trouvait un jeune frère, pour une cause ou autre il avait encore son costume de religieux. Vous dire l'enthousiasme qu'excita son arrivée.

Nos zouaves n'oublieront pas les écoles du soir où ces bons religieux nous enseignaient l'italien à la Scuola Pia, près du Pont St. Ange. Un seul parmi nous ne savait ni lire ni écrire, ce fut encore ces dignes Frères qui les lui apprirent. Voilà donc en quelques mots les souvenirs particuliers qui nous rattachent à ces dignes missionnaires de l'instruction.

En France le champ plus large de leurs écoles et des diverses institutions que leur zèle embrasse, donne lieu à extraire quelques épisodes dont nous saurons gré nos lecteurs.

En retraçant ces épisodes nous voulons rendre hommage à ces dignes enfants du Frère Philippe. Rendre gloire à de tels Enfants, c'est honorer le Père qui a su les former ainsi à une vie toute remplie d'abnégation, de sacrifice et d'héroïsme. Mais reconnaître le mérite, applaudir aux grandes actions n'est pas suffisant, il sera facile pour nous, et nous nous adressons à la jeunesse canadienne, de trouver dans ces quelques lignes, bien au-dessous du mérite des sujets, des exemples frappants, et qui médités un peu, souffleront dans nos cœurs le désir d'imiter de pareils modèles. Enfin, les dangers dont l'Église est menacée subsistent toujours, que le souvenir de ces deux jeunes braves soit un jour pour beaucoup d'entre nous un appel, la sonnerie du départ.

Le cercle de la Jeunesse à Paris institué dans les vastes bâtiments de l'école St. Paul et mis sous la direction des Frères, fut une source de jeunes braves qui en remplissant leur devoir de Français ne craignaient pas de professer hautement leur religion.

Presque tous les membres du cercle furent incorporés dans la garde mobile, les plus âgés dans les bataillons de marche de la garde nationale.

Dans la poitrine de ces jeunes soldats battait le cœur du patriote catholique ; les combats où ils prirent part furent témoins de leur héroïsme. Leur conscience pure et leur âme unie à J.C. ne pouvait que rendre leur corps plein d'énergie et de dévouement, ils pouvaient regarder la mort en face sans faiblesse et sans crainte.

C'est ce que nous prouvera l'esquisse à grands traits, de la mort de deux de ces nobles jeunes gens.

Les Frères les avaient formés au sacrifice dont eux-mêmes ils donnèrent le plus bel exemple au milieu de tant de scènes de lâcheté et d'égoïsme.

Louis Sarrazin, ancien Zouave Pontifical, frappé le 13 Octobre,

à Bagnaux, avait été confié aux Frères du Pensionnat de Dijon. L'éducation qu'il avait reçue de leurs mains avait développé la foi sincère et la loyauté chevaleresque qui distinguait son caractère. Doublement contristé des événements accomplis en Italie et en présence des spoliations dont Pie IX était la victime, il résolut d'entrer au Régiment des Zouaves. Les deux années qu'il passa à Rome lui fournirent l'occasion de se distinguer dans la campagne de 1867, notamment à Mentana et à Monte-Rotondo.

La guerre de 1870 le trouve à Paris dans le contingent des mobiles de la Côte d'Or. Le 13 Octobre, une reconnaissance offensive sur Bagnaux et Chatillon devait fournir aux braves mobiles de la province une occasion de se distinguer. Bagnaux enlevé à la baïonnette après une vive résistance fut le tombeau glorieux pour plusieurs ; Sarrazin y trouva la mort. Un ami, membre du Cercle de la jeunesse, parvient à sauver le corps du jeune brave à une inhumation précipitée et obscure.

Son corps, transporté au Cercle, fut l'objet, pendant plusieurs jours, de tendres et douloureuses visites. Exposé dans le grand salon, le noble jeune homme reçut le dernier baiser de ceux qui ne l'avaient connu que pour l'aimer.

On ne saurait rendre l'aspect de la cérémonie funèbre ; à peine les regrets se faisaient jour, tant la gloire d'une telle mort apparaissait belle à ces jeunes yeux. Tels sont les fruits de l'éducation catholiques ; les croyants regardent la mort des braves comme un honneur, l'envient comme une récompense.

Dieu protège les siens, deux élèves seulement furent frappés de mort. Mais quelles morts, ou plutôt quel triomphe et quelle auréole dans la mort.

Le premier tomba à Bagnaux, le second à Patay, tous deux anciens Zouaves Pontificaux, le second plus heureux, puisqu'il est mort au milieu de ses camarades, sous les yeux de Charette, et à l'ombre de l'étendard du Sacré Cœur.

Ernest Renaudière de Vaux entra à dix ans au demi pensionnat des Francs Bourgeois, à dix huit ans il débutait dans la carrière commerciale. Le Cercle le compta au nombre de ses membres les plus aimables et les plus dévoués. Gai et enthousiaste, il était l'âme de toutes les fêtes et l'idole de ses camarades. Les Frères l'aimaient comme un fils.

Accouru l'un des premiers à la défense du St. Père et de l'Eglise, il avait compris que les destinées de la France étaient liées à celle du Vicaire de Jésus-Christ. En effet, la France a toujours triomphé quand elle a protégé la Papauté et, comme l'a dit un descendant des croisés : « si un pape prisonnier amène Waterloo, Sedan, Paris, un pape glorifié fonde les empires de Constantin et de Charlemagne. »

Renaudière était de ceux qui sous notre Père Allet immortalisèrent le Régiment dans la campagne de Rome en 1870. La défense de la Porta Pia et St. Jean fut le sceau de leur gloire. Un dernier adieu sous les murs croulants de la Porta Pia, un dernier « Vive Pie IX » sur la place St. Pierre, sous les yeux du Pontife défaillant, et le Régiment se sépara. On versa des larmes, et là, M. de Giry expirant, écrivait avec son sang « Je laisse tout ce que je possède à Pie IX. » Cri suprême d'un héros qui, au moment de verser la dernière goutte de son sang s'en sert encore pour faire un testament à celui à qui il a donné le plus grand bien terrestre, la vie.

Mais, comme le dit l'acte de consécration des Z. P. français au Cœur de Jésus, composé par l'héroïque général de Souis.

Mais Seigneur, après avoir été chassés de cette terre romaine, où nous montions la garde au tombeau des saints Apôtres, vous

nous prépariez d'autres devoirs et vous permettiez que les soldats du Pape devinssent les soldats de la France. Nous avons paru sur les champs de bataille armés pour le combat, Votre Cœur adorable abritait nos bataillons.»

« Seigneur, la terre de France a bu notre sang et vous savez si nous avons bien fait à la patrie le sacrifice de notre vie. »

« Beaucoup de nos frères sont morts, vous les avez rappelés à vous, parcequ'ils étaient mûrs pour le ciel. »

Renaudière devait être un de ceux-là. De retour en France, il entra dans le corps de Charette.

« Dieu et la patrie » tel sera le cri de ralliement de nos nobles camarades qui ont su se rallier à Charette et offrir leur vie généreusement et sans arrière pensée sous le vieux guidon du Régiment.

Les plaines de Loigny devenues maintenant pour le Régiment un lieu de pèlerinage sacré, virent déployer pour la première fois la bannière du Sacré Cœur. Aux cris de Vive Pie IX, vive la France, le Régiment s'élança et là, au dire de toute la France et de l'Univers catholique, les soldats du Pape gagnèrent leurs plus beaux chevrons, ils firent une charge à la baïonnette qui restera aussi célèbre que la charge des cuirassiers de Reischoffen.

Renaudière blessé au genou, avait été laissé sur le terrain, il fut enfin ramassé par quelques camarades, hissé sur un canon, et transporté tant bien que mal à l'ambulance. Son état était grave et l'amputation devenue nécessaire. On lui communiqua la pénible nouvelle, il se contenta de répondre ces quelques mots que nous transcrivons avec respect et qui mériteraient d'être écrits en lettres d'or :

« Mon Dieu, je n'ai plus que quelques gouttes de sang à vous offrir, je vous les donne de bon cœur pour les deux seules causes qui aient jamais passionné ma jeunesse, l'Eglise et la France.

L'opération ne réussit pas, quelques jours après, il expira doucement en murmurant le nom de Pie IX.

Que la mémoire de ces deux martyrs du droit soit à jamais bénie !

Les Frères des Ecoles Chrétiennes peuvent hardiment montrer au monde entier le terme où mène la carrière de leurs enseignements ; terme glorieux, puisqu'il confond en un seul et même but la gloire du ciel promise au bon chrétien et au loyal soldat de l'Eglise et de la Patrie.

Le Fr. Philippe avait compris que l'amour vrai de la patrie ne peut résider que dans un cœur chrétien. De ses Frères, il a fait des héros pacifiques dans les ambulances et sur les champs de batailles, de ses enfants des écoles, il a fait des héros guerriers morts bravement et dont le dernier soupir s'exhalait en prononçant les mots de Dieu et Patrie et celui non moins doux du bon et saint Pie IX.

Hommage donc et respect à la mémoire du Frère Philippe, le religieux, le chrétien et le patriote selon le cœur de Dieu !

Souvenir du Mois.

LAMORICIERE.

Vive Lamoricière,
Et répétons en chœur
Son noble cri de guerre :
Perdre la vie, sauver l'honneur !

Il y a eu quatorze ans le premier de ce mois, de Lamoricière, organisateur et premier commandant des Zouaves pontificaux, arrivait à Rome et mettait au service de l'Eglise son courage

proverbial et son indomptable énergie. C'était en l'année 1860. Victor Emmanuel, épris soudainement d'un fol amour pour les combats et désirant étendre les frontières du Piémont, avait usurpé Parme, Modène et Florence. Rome enfin, Rome courverte par la majesté du pontificat souverain ; Rome que les puissances belligérantes ont proclamée neutre et inviolable ; Rome voit le Piémont peser son pied lourd et hypocrite sur ces provinces que Charlemagne lui a données, et que la république de 1848 lui a restituées. En vain la voix auguste du Vicaire de Jésus-Christ s'élève pour dénoncer au monde la violence et la perfidie, pour en appeler à la conscience des peuples et à l'honneur, que dis-je, au plus vulgaire bon sens des rois. Non ! Les troupes françaises campent encore dans la Lombardie, qu'elles ont livrée avec une si chevaleresque insouciance à l'avidité piémontaise ; et en face de leur intervention vivante, le Piémont osera réclamer le prétendu principe de non-intervention ! Nul n'interviendra donc pour la justice, pour la liberté, pour l'ordre !

Si ! dit M. Henry de Rianey, un homme interviendra, dégageant la responsabilité de tout ce qui porte un cœur droit ; un homme d'épée, afin que l'épée elle-même se rachète de son inaction : un homme de génie, afin que tout ce qui est du ressort humain soit mis au service de la bonne cause ; un Français, afin que la vieille gloire de la France se reconnaisse dans cet élan suprême, qui va au secours de la faiblesse sacrée et de la loyauté sainte. Cet homme, c'est Lamoricière.

Un autre soldat qui avait gagné ses éperons sur la terre d'Afrique, continue M. de Rianey, et que le maréchal Bugeaud avait décoré de sa main, presque un Français, passé des camps dans la milice sacerdotale, Mgr. de Mérode, songeait à organiser au Saint-Siège une dernière défense. Constituer à la papauté une force capable de maintenir, et peut être de rétablir l'autorité pontificale dans toute l'étendue de son patrimoine ; lui assurer une garde qui, avec la neutralité désirée et nécessaire, suffit à conserver l'ordre et à faire exécuter les lois ; permettre au souverain de Rome de figurer dans la confédération, libre de toute protection apparante et de tout appui étranger : c'était une belle et une grande pensée.

Pour la réaliser, il fallait un chef revêtu du double prestige de la renommée et de la foi. Lamoricière était ce chef. Mgr. de Mérode n'hésite pas : il arrive, confère quatre heures avec le héros d'Oran. Presque décidé, mais encore hésitant, le général recourt aux pieux et sages avis de Mme. de Lamoricière : « Le Pape vous appelle, faites votre devoir, répond-elle. » Le lendemain matin, le général partait dans le plus grand secret.

On apprit de Tricste qu'il se dirigeait sur Rome. Il arrive : le monde catholique salue son dévouement, et Pie IX le bénit en le pressant dans ses bras paternels.

Aussitôt il se met à l'œuvre ; en quelque mois, en quelques jours, il a tout créé, tout développé. Il a visité les arsenaux, où gisaient presque oubliés des débris de matériel ; il a mis sur pied un corps de génie, des guides. Il a fait sortir de terre son bataillon de Zouaves pontificaux, ce bataillon immortel ! Ces enfants, arrivés de toutes les coins de la France et de la Belgique, sortis à peine du collège, s'arrachant aux bras d'une mère, aux douceurs de la vie, aux jouissances du luxe, les voilà armés, enrégimentés, encadrés, manœuvrant déjà comme de vieux soldats ; les voilà, selon la magnifique parole de la petite fille de St. Louis, de S. A. R. Madame la duchesse de Parme, prêts à « mourir pour un saint sous la conduite d'un héros. »

A Ancône, les fortifications se relèvent, l'administration se

rétablit, ferme, vigilante, libérale... Quelques mois d'une telle autorité, et les provinces voisines demandaient à rentrer sous le pouvoir paternel à la fois et réformateur du Saint Père, représenté par le héros d'Oran.

Le Piémont le savait bien. La France applaudissait, l'Europe était attentive, et si elle n'osait être coopératrice, elle était favorable.

Que la violence fût introduite, que le droit sacré des neutres et le droit plus sacré des faibles fût respecté, et c'en était fait des ardentés cupidités de Turrin. La confédération italienne devenait possible ; les princes légitimes rentraient, appelés par leurs peuples affranchis. Lamoricière accomplissait le rêve de Villafranca.

Oui, mais plus d'unité révolutionnaire, plus de tyrannie piémontaise, plus de satisfaction aux adeptes de Mazzini et aux complices d'Orsini !

Le Piémont comprit qu'il fallait oser, et faire vite. Oser ? en face de la France ? La France ne le pouvait permettre. Faire vite ? c'était un guet-apens ! Personne n'y pouvait, personne n'y voulait croire.

Le gouvernement romain, bien habitué aux scélératesses de Turin, se croyait rassuré pourtant par le langage de la France. Lamoricière, ce cœur loyal répugnait à admettre tant d'infamie ; mais il était sur ses gardes, et tout a prouvé qu'il avait demandé et reçu les plus formelles assurances.

Et cependant une note menaçante et injurieuse part de Turin ; on veut que le Pape licencie ses « mercenaires » ! Et avant que la réponse, que dis-je ? avant que le refus d'écouter, seule digne protestation, ait pu être prononcé par Rome, les Marches sont envahies. Un Cialdini annonce qu'il s'avance contre les « bandits » qui dévastent les provinces romaines. [Quarante mille hommes, l'artillerie de Palestro, les bersagliers de San Martino, tout l'effort de la Sardaigne est accumulé et tombe comme un orage sur le domaine neutre et sacré de l'Eglise.

La France avait dit et une dépêche du consul d'Ancône avait répété à Lamoricière, que la France « s'opposerait » à l'entrée des Piémontais. Le retrait de l'ambassadeur à Turin fut la seule opposition que rencontra l'invasion.

Quelques mois encore, et Lamoricière, d'accord avec le roi de Naples, pouvait lutter et devait vaincre. Ainsi trompé, ainsi abandonné il ne lui restait qu'à succomber avec gloire.

Il enlève sa petite armée. Ils partent, ces héros de vingt ans ; rien n'égale leur enthousiasme, leur élan, leur fermeté, leur sang-froid. Ils courent, ils volent — à la mort — à la gloire ! comme des martyrs.

Lamoricière veut les concentrer dans Ancône, et y vendre chèrement son honneur. Au besoin, il faudra faire une trouée dans les épais bataillons du Piémont. En avant ! l'ennemi est là, sur les collines de Lorette, au pied du sanctuaire béni de la Reine des Cieux, en vue de la sainte maison de Nazareth. L'armée du droit, de la justice, de la foi s'agenouille, reçoit son Dieu, s'élance et meurt ! En quelques instants, elle était « non pas vaincue, mais assassinée. » Pimodan et ses jeunes compagnons, nouvelle légion thébénne, passait de la terre aux cieux.

Le général en chef, après avoir lutté jusqu'à la dernière extrémité, va s'enfermer dans Ancône.

Castelfidardo avait été une de ces arènes où la beauté du sacrifice exalte les victimes, où la honte est pour les vainqueurs et la gloire pour la défaite. Jamais le talent, les habiles dispositions,

le coup d'œil, la bravoure de Lamoricière n'avaient plus et mieux éclaté que là. Il lui restait à montrer la constance d'un assiégé.

Deux armées et une flotte le bloquent : il tient les armées en échec et il éloigne la flotte par l'énergie de son feu. Il épuise sa dernière cartouche, il attend que sa dernière pièce de canon ait été démontée. Le bombardement redouble ; alors, mais seulement alors, il faut capituler, et il s'y résigne. Le drapeau de la capitulation était hissé : la flotte avait éteint ses batteries, et, par une de ces infamies dont le stigmate demeurera à jamais au front des agresseurs, Cialdini continuait à canonner une ville qui ne se défendait plus. Il n'eut pas l'honneur de recevoir l'épée de Lamoricière : c'est à l'amiral Persane qu'elle fut remise.

Lamoricière et les siens sortaient avec tous les honneurs de la guerre.

Le Pape le reçut comme un fils, Rome en fit un de ses patriotes ; la France lui décerna une épée, qu'il refusa parce qu'il n'avait pas triomphé : plus grand encore par cette modestie. Les voix les plus éloqu岸tes célébrèrent la mort de ses compagnons. Jamais, jamais, conquérants et vainqueurs ne furent comblés de tant de gloire que ces vaincus !

En France, ses plus illustres compagnons d'armes viennent ser- rer avec émotion sa main immortalisée. Une réception enthousiaste l'accueillit à Marseille, à Lyon, à Paris : c'était un voyage de fête, et quand il eut publié ce rapport si calme, si vrai, si sincère, chacun s'inclina devant ce caractère supérieur à l'adversité.

M. de Riancey vient de nous montrer Lamoricière sur le champ de bataille de Castelfidardo, combattant pour la cause de la justice, qui est celle de Dieu. M. Anatole de Ségur, un vrai chrétien aimant avec passion la vérité et l'Eglise, va maintenant nous dire comment ce grand capitaine, ce vainqueur de l'Algérie, a passé les jours qui ont suivi le honteux guet-apens de Castelfidardo, point de départ et origine de la destruction du droit en Europe, de l'abaissement de la France, et de la crise la plus formidable qui se soit abattue sur le monde depuis la chute de l'empire romain.

Dans son appréciation du livre de M. Emile Keller, intitulé *Le Général de Lamoricière, sa vie militaire, politique et religieuse*, M. Anatole de Ségur, rédacteur de *l'Univers*, dit en parlant du preux défenseur de la papauté :

Après cette dernière épreuve et cette dernière gloire, il ne restait plus à La Moricière qu'à mourir. Quoique sa constitution vigoureuse et son âge peu avancé lui promissent encore une longue existence, les cinq dernières années de sa vie furent si chrétiennes, si pleines de bonnes œuvres, si marquées du sceau de la foi et de l'amour divin, qu'il semblait attendre la mort et s'y préparer. La tendresse de la meilleure et de la plus courageuse des femmes, les caresses de ses filles, les joies du foyer et de la famille, que son existence tourmentée avait si peu connues, furent la consolation et le couronnement de sa vie. Les détails touchant que donne son historien sur ces joies intimes, sur les charmantes délicatesses de sa bonté et de sa charité, complètent sa physionomie et donnent à la fin de cette admirable histoire je ne sais quel reflet de paradis. C'est comme une belle et pure soirée d'automne après une journée de soleil ardent, d'éclairs et d'orage.

Le 10 septembre 1865, un dimanche soir, à sa campagne de Prouzel, près d'Amiens, où il était seul et qu'il devait quitter le lendemain pour rejoindre sa femme en Anjou, il venait de se mettre au lit après avoir prié longuement, quand tout à coup il se sentit mourir. Il se leva, appela, demanda non le médecin,

mais le curé. Quand le prêtre arriva, il trouva La Moricière à genoux près de son lit, tenant son crucifix d'une main aussi ferme qu'autrefois son épée. Il put lui donner une dernière absolution et reçut son dernier soupir.

Ainsi mourut en soldat, en chrétien, cet homme simple, grand, semblable aux héros de Plutarque par sa force et sa hauteur d'âme, semblable aux héros du moyen âge par ses vertus chevaleresques et l'ardeur de sa foi. Les larmes du souverain Pontife, de la France et de l'Europe catholiques ne manquèrent pas à ses funérailles. L'éloquence célébra sa vie et sa mort, l'art s'apprête à lui consacrer un chef-d'œuvre ; son historien, M. Keller, vient d'écrire à sa gloire un ouvrage qui restera, et son nom inséparable de celui de l'Algérie, de Rome et de Pie IX, demeurera un des plus illustres et des plus purs de l'histoire de la France et de l'histoire de l'Eglise.

ACTES OFFICIELS

Le Bureau de Régie de l'Union-Allet, communique aux Zouaves Canadiens et aux membres honoraires de l'Union-Allet les pièces officielles dont nous avons annoncé la publication.

Voici la supplique que M. Moreau adressa au St. Père :

A SA SAINTETÉ PIE IX.

Je soussigné Prêtre, Chanoine de Montréal, Aumônier général de l'Union-Allet, humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté, sollicite pour tous les membres actifs et honoraires de l'Union-Allet, la faveur de pouvoir gagner l'Indulgence plénière, aux conditions ordinaires de l'Eglise, le 25ème jour de Mai, Fête de St. Grégoire VII, Patron de la dite Société.

Rome, 3 Février, 1874.

EDM. MOREAU, Ch.

Aum. gén. de l'U.-A.

A cette supplique M. Moreau reçut la réponse suivante :

Ex audientiâ SSmi, die 15 Februarii 1874.

SSmus D. N. Pius Divinâ Providentiâ P. P. IX recte me inscripto S. C. de Propagandâ Fide servato benigne largitus est indulgentiam Plenariam lucrandam ab omnibus sociis activis ac honorariis Unionis-Allet nuncupatæ addictis, qui die 25 mensis maii hujus anni ecclesiam parochialem visitaverint, ibique verè pœnitentès, confessi ac sacra communione refecti, per aliquod temporis spatium, pias ad Deum preces fuderint pro S. Fidei propagatione et juxta Summi Pontificis intentionem.

Datum Romæ ex ed. S. C. die et anno prædictis.

Gratis sinè ullâ solutione quovis titulo.

{ L. S. }

Joannes Simconi, Secius.

Vidimus et probavimus Marianopoli, die 18â Martii 1874.

† Ig. Epus Marianopolitanus.

Nous ne doutons pas que grand nombre de Zouaves et de membres honoraires de l'Union-Allet ne s'empressent de profiter du cadeau spirituel que vient de leur faire le St. Père.

En attendant que nous nous servions de notre Remington, nous ne pouvons mieux faire que de prier St. Grégoire VII, selon la parole du moderne Grégoire ; *Qu'ils prient souvent St. Grégoire!*

Naissances.

M. Gaspard Bourgeois, ancien zouave, est devenu père de deux jumelles le 2 du mois d'avril.

Mariage.

A l'évêché de Montréal, le 16 courant, M. Lévi Vincent Ferrier Chartier, ancien Zouave Pontifical, Marchand de Coaticook, contractait à l'autel Dlle. Marie Séraphine Lefebvre dit Labbé, de Montréal. Le mariage a été célébré par M. l'abbé J. Be. Chartier, curé de Coaticook, assisté de son frère M. l'abbé V. Chartier, Vicaire à St. Simon et M. l'abbé J. Primeau, Curé de Sherrington.

ANNONCES.

NOÉ RAYMOND
MARCHAND
ST. HYACINTHE.

P. ACHILLE BOURGET
EPICIER
VILLAGE LAUZON, LEVIS.

Aura constamment un grand assortiment d'Épiceries; il informe ses anciens compagnons qu'il espère avoir leurs encouragements.

LEON DESCARRIES
EPICIER
675, RUE ST. JOSEPH, 675.

Informe ses anciens compagnons d'armes qu'il a en main un assortiment complet d'Épiceries, et sollicite un petit encouragement de la part du Zouzon.

F. X. LEFEBVRE
Marchand de Chaussures et de Machines à Coudre
LAPRAIRIE.

C. G. DUROCHER
ARTISTE-PHOTOGRAPHE
RUE AUGUSTA, SOREL.

EDWIN HURTUBISE
Agent pour le Département Français, Assurance Royale
MONTREAL.

A. BENJAMIN CHERRIER
PROPRIÉTAIRE-ÉDITEUR
DU QUEBEC DIRECTORY
Boîte No. 407½, 15, St. Lambert.
A la Poste, Montréal.

INFIRMERIE DE CHEVAUX
ET
ETABLISSEMENT VÉTÉRINAIRE
J. A. COUTURE
Médecin Vétérinaire Gradué du Collège McGill.

BUREAUX : 313½, RUE ST. JOSEPH
Ouvert de 8 hrs. A. M., à 7 hrs. P. M.

ANNONCES.

GUSTAVE A. DROLET
AVOCAT
No. 41,—RUE ST. VINCENT,—No. 41.
MONTREAL.

THOMAS CORRIVEAU
AVOCAT
LAMBTON, ONT.

P. U. DUPRAT
AVOCAT
MONTREAL.

J. P. MARION
NOTAIRE
170½, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Agent d'Assurance sur la Vie—Boîte 230½, P. O.

HENRI DESJARDINS
MEDECIN
45, RUE ST. ANTOINE, MONTREAL.

E. H. RICHER
LIBRAIRE
RUE CASCADES, ST. HYACINTHE

On trouve à cet établissement toute espèce de Livres de Prières, d'École, d'Histoire, de Littérature, etc. Papiers de tous formats, Enveloppes, Gravures, Statuettes, Chapelets, Médailles, etc.
Tapisseries, Fournitures de Bureaux, Livres blancs et une grande variété d'articles de fantaisie.
Une visite est respectueusement sollicitée.

E. H. RICHER.

G. E. PANNETON
Marchand de
VINS, LIQUEURS, EPICERIES, CIGARES, Etc.
EN GROS ET EN DETAIL
Place Lavaltrie, en face du Marché

JOLIETTE

N. RENAUD ET CIE.
MARCHANDS DE FARINE, GRAINS ET PROVISIONS
34, RUE DES ENFANTS TROUVÉS
MONTREAL.

GASPARD BOURGEOIS
MARCHAND-EPICIER
Encoignure des Rues St. Catherine et Seaton
MONTREAL.